

nous payer? Que font les banquets à un homme tel que moi? Une croûte de pain, une côtelette, une tasse de thé sont une fête à qui n'a pas mangé pour vingt-cinq sous par jour pendant vingt-trois années. Les réceptions? Je ne demande qu'à les éviter; car je suis lent à la parole, et la nature ne m'a pas donné ce qu'il faudrait pour en jouir. Des médailles? Mais je ne saurais les porter, et le plaisir de les regarder m'est interdit par des absences continuelles. Quoi donc? — Rien. Nul honneur, aucune rémunération, si grande fût-elle, n'égale la satisfaction délicate qu'un homme éprouve quand il peut montrer son œuvre, et dire: « Ce que j'avais promis d'accomplir honnêtement et loyalement, de mon mieux et de tout mon pouvoir, — je l'ai fait, avec l'aide de Dieu. » Et si l'on répond: « C'est du bon travail, en vérité! » — aucune récompense vaut-elle la satisfaction intérieure qu'apporte ce témoignage.

Dans la matinée, j'avais été visiter Emin. Il souffrait beaucoup. — « Or çà, Pacha, vous n'avez pas envie de mourir ici, j'espère? »

— Oh non! je n'en suis pas là »; et il branla la tête.

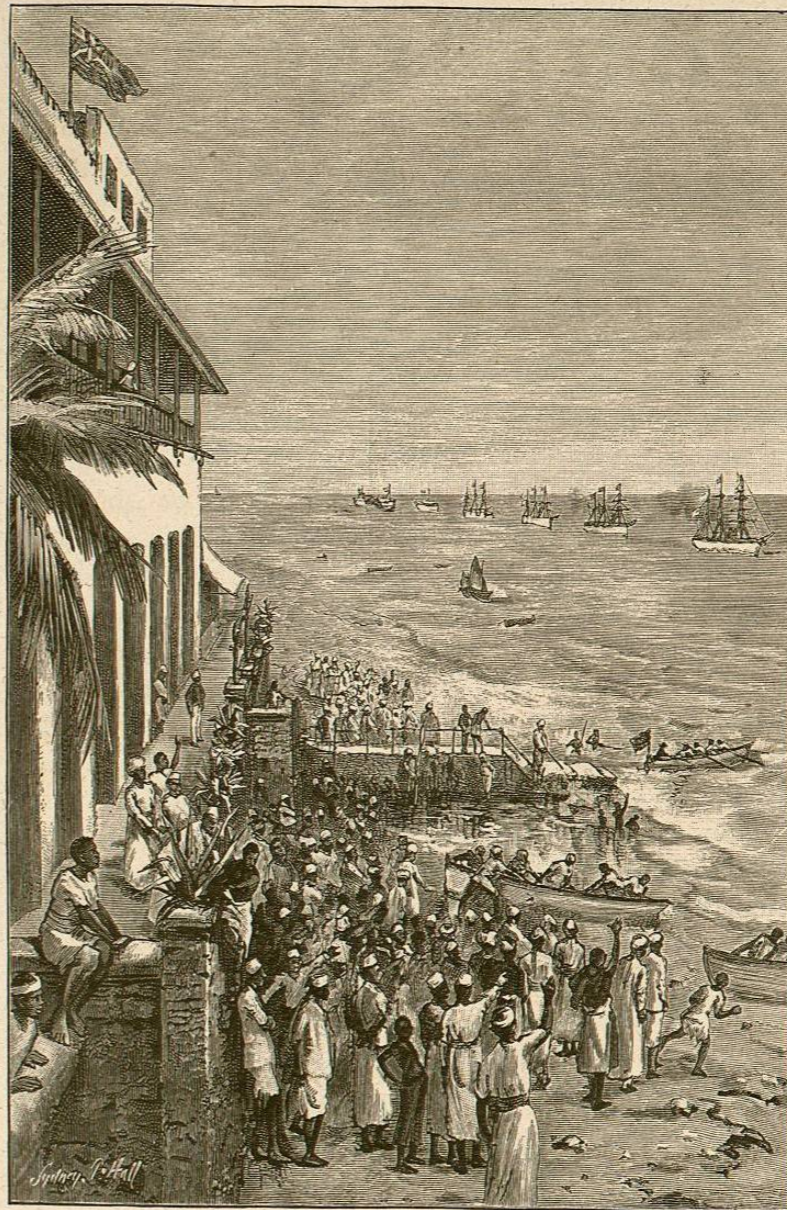
« Pour ce que je sais, Pacha, je suis du même avis. Qui aurait la tête fracturée ne la remuerait pas comme vous<sup>1</sup>. Adieu. Le docteur Parke vous soignera jusqu'à ce que vous lui donniez congé, et j'espère qu'il me transmettra tous les jours de bonnes nouvelles. »

Le fait paraîtra singulier: Emin, qu'animait un souffle de cosmopolitisme, et qui professait les vues les plus larges tant qu'il vécut dans l'intérieur, changea tout à coup d'allures. La veille de notre arrivée à Bagamoyo, je lui disais: « Pacha, sous peu vous allez rentrer parmi vos compatriotes. Mais quand vous respirerez l'orgueil et la joie de leur présence, n'oubliez point que des Anglais les premiers entendirent votre cri de détresse, et que de l'argent anglais et de jeunes Anglais vous ont fait échapper de Khartoum. »

— Jamais je ne l'oublierai! N'ayez crainte. »

On m'a conté que le D<sup>r</sup> Parke eut à supporter beaucoup d'ennuis. A la fin, tombant malade lui-même, et sa vie en

1. Le Pacha est arrivé à Zanzibar, tout à fait remis, dans les premiers jours de mars 1890.



Embarquement à bord de la *Turquoise*.



danger, il fut transporté à l'hôpital français de Zanzibar, où son cas sembla d'abord désespéré, comme naguère celui d'Emin. Heureusement qu'il réchappa de la grave affection qu'il avait gagnée en veillant Emin.

Entre les messieurs de Bagamoyo et moi les rapports se tendirent de plus en plus, et finalement mon garçon Séli, revenant d'une visite qu'il avait faite au Pacha de ma part, déclara que, s'il y retournait, on lui ferait promptement son affaire. Depuis, onques n'ai reçu ni lettre ni message d'Emin, l'ancien gouverneur de l'Equatoria.

J'écrivais ce dernier chapitre quand j'appris qu'Emin Pacha entraît au service du gouvernement allemand dans l'Afrique orientale. L'idée qu'il en viendrait là m'avait obligé de lui rappeler, le 4 décembre, qu'il avait été sauvé par l'argent anglais. Il semble naturel qu'il serve plutôt l'Allemagne que l'Angleterre; néanmoins la nouvelle a surpris la plupart de ses amis, même les plus ardents et les plus désintéressés, parmi lesquels je puis certes me compter.

En effet, parmi les copies de lettres relatives au Pacha et aux affaires de notre expédition qui me furent communiquées par le Foreign Office, se trouve une note, portant la signature d'Emin, et adressée à sir John Kirk, par laquelle, avant même d'y avoir été autorisé par le Khédive, il offrait de livrer sa province à l'Angleterre. La publication de cette lettre l'ennuya fort, car elle paraissait impliquer qu'il trahissait les intérêts du gouvernement qu'on le supposait servir avec tant de fidélité. Il comptait sans doute rencontrer en moi un agent muni de pleins pouvoirs, et venant, au nom du gouvernement de la Grande-Bretagne, prendre livraison de la province, dont il aurait été immédiatement nommé gouverneur. Loin de là, il apprenait que le cabinet égyptien, d'accord avec le représentant de l'Angleterre, ne prenait avantage de notre expédition que pour notifier le désir qu'il eût à vider l'Equatoria avec les troupes qui le voudraient accompagner; faute de quoi, il resterait dans la province, mais sous sa propre responsabilité. Ceux qui se préoccupent des motifs n'auront aucune peine à comprendre ses hésitations et son apparente indécision quand je demandai ce qu'il entendait faire: rien ne pouvait lui arriver de plus inattendu et de plus désagréable que ces lettres officielles du Khédive et de Nubar Pacha, mandant



qu'ils avaient résolu l'abandon de la province, à moins qu'il ne fût encore plus vexé par le silence des fonctionnaires britanniques, des philanthropes et commerçants anglais relativement à l'avenir d'un pays où il avait passé de nombreuses années, sinon dans la paix, au moins dans le contentement. Au lieu de tout ce qu'il espérait, je n'avais à lui présenter qu'une proposition du roi des Belges, sous des conditions qui n'étaient pas celles d'une brillante affaire : le Roi ne pouvait garantir aucun revenu, et le Pacha savait mieux que personne qu'il n'y avait à l'Equatoria ni province, ni gouvernement, et partant point de revenu. Ce fut alors que je lui offris de mon chef de se retourner vers l'Association britannique de l'Afrique orientale, parce que je devinais par la lettre à sir John Kirk que cette proposition lui conviendrait mieux que les précédentes. Mais comme je n'avais pas qualité pour donner la moindre garantie, et que je ne pouvais promettre que mon appui personnel, je ne réussis à en tirer d'autre réponse que celle-ci : il préférerait les possibilités de l'Afrique orientale au parti de rentrer en Égypte ou de prendre service dans l'État du Congo. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait s'engager définitivement d'aucun côté, puisqu'il ignorait si les officiers rebelles consentiraient à le suivre, ne fût-ce que jusqu'au Victoria-Nyanza. Comme je n'avais autre mission que celle de porter des munitions à Emin et de lui rendre tous les services en mon pouvoir, j'étais libre de lui faire des offres au nom de l'Italie, de l'Allemagne, de la Russie, du Portugal ou de la Grèce, comme au nom du roi Léopold. Mais du moment qu'Emin ne se souciait pas de rentrer en Égypte, ni d'accepter les généreuses ouvertures du monarque belge, et qu'il n'osait s'engager au service de la Compagnie anglaise, tant qu'il ignorait si personne le suivrait, il lui fallut consulter ses officiers, qui répondirent en le déposant et l'emprisonnant. Et quand les rebelles lui permirent de visiter notre camp, il se mit sous notre protection, et nous accompagna jusqu'à la mer, n'ayant d'autres domestiques que ceux que nous obligeâmes à le servir.

C'est pourquoi, ayant rempli notre mission fidèlement, avec la considération et tout le respect dus au gouverneur d'une province importante; après l'avoir convoyé, lui et sa famille, avec toute obligeance et une sollicitude de tous les instants,

pendant un voyage de 2 253 kilomètres, et l'avoir ramené dans les bras de ses compatriotes, nous avons raison d'être surpris que l'accident du banquet de Bagamoyo ait terminé si brusquement nos relations. Nous n'avons pas reçu le moindre remerciement.

Je sais avoir offensé Emin trois fois. La première, le 5 avril, quand, le voyant incapable de rien décider, de rien proposer ou d'accepter le moindre conseil, je me vis à bout de patience, après m'être contenu pendant cinquante-deux jours. Encore aujourd'hui, ce souvenir me bouleverse. Si le Pacha eût eu quelque menin à faire fouetter en son lieu et place, le pauvre garçon aurait passé un mauvais quart d'heure. En second lieu, mon jugement dans l'affaire de la femme de Mohammed fut contraire à ses désirs; mais Emin eût-il été mon frère ou mon bienfaiteur, je n'eusse pu faire autrement que de rendre stricte justice. En troisième lieu, à Mtsora, quand Emin s'excusa de certaines paroles inconsidérées qui lui avaient échappé, je profitai de l'occasion pour lui servir une petite conférence sur les manières qui conviennent à un Pacha et à un homme qui sait vivre : « J'accepte volontiers vos excuses, Pacha, mais je me plais à espérer que, d'ici à la côte, vous nous permettrez de vous considérer comme le gouverneur de l'Equatoria et non pas comme un enfant gâté. Nous ne pouvons qu'être affligés de voir tomber en de semblables puérités l'homme pour lequel nous sommes toujours prêts à sacrifier nos vies. Cette façon de manifester du ressentiment pour des torts imaginaires, qui plaît tant à Casati et à vous, n'a rien de bien neuf. Nous ne comprenons pas que le moindre malentendu doive interrompre nos relations. Nous avons toujours exprimé franchement nos opinions; nous n'avons jamais gardé nos colères plus d'une minute, et ne nous forgeons pas de rancœurs pour nous y complaire. Aussi cette reclusion affectée dans votre tente nous semble-t-elle enfantine et absurde.

— Ah! monsieur Stanley, je regrette vous avoir jamais rencontré. Dès que nous serons arrivés chez M. Mackay, je vous prierai de me laisser chez lui.

— Et pourquoi, Pacha? demandai-je. Dites-moi ce que vous désirez! Quelqu'un vous a-t-il offensé? Je sais tout ce qui se passe au camp, mais j'avoue ignorer que personne ait voulu



vous contrarier. Jusqu'au dernier garçon des Zanzibari, je n'en vois pas un qui n'ait le plus sincère désir de vous être agréable!

« Et pour la première fois, laissez-moi vous dire, Pacha, combien votre conduite nous semble étrange. Quand nous nous sommes présentés en volontaires pour vous porter secours, vous étiez en danger de périr comme tous ceux qui ont été mêlés aux affaires du Soudan. Nous avons pris la résolution de faire le possible pour vous arracher à ce qui semblait l'inévitable destin. Nous ne demandions pas quel pays vous avait donné le jour, nous ne nous enquérions pas de vos antécédents : vous étiez pour nous Emin, l'héroïque gouverneur de l'Equatoria; par leurs lettres et leurs discours, Felkin, Junker et Allen, de la Société contre l'esclavage, avaient allumé dans tous les cœurs une vive sympathie pour le dernier lieutenant de Gordon. On nous dit que vous n'aviez besoin que de munitions, et du jour où je quittai New-York pour prendre le commandement de l'expédition, je n'eus qu'une pensée : arriver avant qu'il fût trop tard. Je vous écrivis de Zanzibar que nous pensions prendre la route du Congo, pour marcher vers Kavalli au S.-O. du lac Albert, et je vous priai d'instruire les indigènes de notre future visite; cela vous était facile, puisque vous aviez deux vapeurs et des bateaux de sauvetage, sans parler des canots. Eh bien, nous étions le 14 décembre 1887 à Kavalli, et l'on ne vous y a pas vu avant mars 1888. Cette omission de votre part a causé, autant que nous en puissions juger, la mort d'un vaillant Anglais, et un retard de quatre mois. Il nous a fallu retourner au Fort Bodo, pour prendre une embarcation. Pendant les vingt-six jours que nous sommes restés à vos côtés, nous ne vous avons vu fixé que sur un point : attendre l'arrivée du major et de l'arrière-colonne. Retournant en hâte sur nos pas, nous trouvons le major enterré et l'arrière-colonne une épave. Tout cela eût été évité, si vous aviez pris langue à Kavalli et mis la main à votre délivrance. A notre seconde visite, en janvier 1889, vous étiez déposé, prisonnier et menacé d'être mené à Khartoum. Vous m'avez écrit que si j'accordais plus de temps, vous, Casati, et nombre d'Égyptiens partiriez. Mais, après cinquante-six jours d'attente et de patience, vous n'êtes pas encore décidé. Ma maladie vous donne un autre délai de vingt-huit jours, après lesquels je vous

trouve méditant encore quelque projet que je ne puis deviner et que vous ne voulez pas me communiquer. A cette date, nous avions déjà perdu le major Barttelot et 500 autres existences. Nous sommes ici pour perdre la nôtre à votre service, s'il le faut. Que pouvons-nous davantage? Formulez distinctement ce qu'il vous faut, et vous verrez si nos protestations ne sont que de vaines paroles! »

Depuis cet entretien jusqu'à l'adieu que je lui fis le 6 décembre à l'hôpital, rien ne se passa qui fût de nature à troubler les plus courtoises relations. Cependant il y avait une difficulté : c'était d'écrire mes lettres au Comité sans marquer ma surprise de l'irrésolution extraordinaire qui caractérisait la conduite du gouverneur. Certes, il eût été agréable de laisser durer les illusions que nous partagions tous lors du départ d'Angleterre; mais il n'y fallait pas penser. Les incidents de Kavalli n'étaient ignorés d'aucun officier; tôt ou tard un mouvement indiscret aurait fait tomber le masque de dévouement qui couvrait les excentricités du Pacha. J'avais à relater la vérité avec tous les ménagements possibles et quoi que les critiques pussent en inférer. Notre plus grave reproche devait être que ses vacillations évidentes provenaient de son excessive bonté pour ses subordonnés.

Mais la conduite du Pacha à Bagamoyo, dès le jour où il entra à l'hôpital allemand, ne me laisse plus la faculté de le montrer sous une lumière si favorable. L'affront fait à mon pauvre Séli, — mes lettres passant de main en main parmi les officiers allemands, toutes lettres le pressant de sauvegarder sa bonne réputation et le respect qu'on avait pour son nom, — l'étrange ingratitude montrée au docteur Parke, qui dans le monde entier n'aurait pas dû trouver d'ennemis, — la soudaine et inexplicable cessation de tous rapports avec les membres de notre expédition, — je ne puis fermer ce livre en les passant entièrement sous silence.

Emin avait exprimé la crainte de ne plus trouver d'emploi s'il retournait en Égypte. Je n'étais pas arrivé au Caire depuis une demi-heure que je prenais la liberté d'insister auprès du Khédive, afin que le Pacha reçût la prompte assurance qu'il pourrait reprendre du service. Sa Hautesse voulut bien y consentir immédiatement. Trente-six heures après, Emin avait répondu : « Merci, mon bon maître! »



Un mois plus tard il télégraphiait au Khédive pour qu'un crédit de 10 000 francs lui fût ouvert. Le colonel Euan-Smith à Zanzibar fut aussitôt avisé par le gouvernement égyptien de payer cette somme à Emin, qui envoya cette réponse : « Puisque vous ne pouvez me traiter mieux que ça, je vous envoie ma démission ! »

Il avait offert ses services à l'Angleterre : la Compagnie britannique de l'Afrique orientale prêta l'oreille à ses ouvertures. J'appris au Caire qu'elle lui proposait un très bel engagement. Mais soudain tout le monde fut scandalisé à la nouvelle qu'il avait pris service chez les Allemands. Naturellement, un de ses premiers devoirs serait d'instruire ses nouveaux employeurs de la haute opinion qu'avait de ses capacités administratives la Compagnie britannique de l'Afrique orientale.

Ainsi que je le disais, je ne suis nullement surpris qu'il ait désiré servir les Allemands; mais sa surprenante indifférence pour sa bonne réputation et pour toute délicatesse de sentiments n'est pas faite pour le rendre plus sympathique. Certes, on ne songerait pas à lui reprocher de se mettre aux ordres de son empereur, ni de préférer à tous autres son pays et ses compatriotes; mais il ne semblera pas aussi naturel qu'il ait si dédaigneusement remis le drapeau qu'il avait servi trente années, comme il disait si bien à Kavalli; qu'il ait donné si cavalièrement congé à son « bon maître » le Khédive, qui avait dépensé 550 000 francs pour le secourir, — qu'il ait refroidi soudain les sympathies que lui portaient sir William Mackinnon et ses amis anglais, qui avaient donné 400 000 francs pour le tirer d'affaire. Il ne semble pas tout simple qu'il ait si vite oublié les gens « qu'il aimait tant », pour lesquels il plaiderait si noblement en mars 1888, en février et mars 1889, et qu'il devait laisser au Caire pendant quatre mois sans leur adresser un mot. Enfin, Vita Hassan, le pharmacien, son acolyte le plus dévoué, reçut une lettre l'avisant de se tirer d'affaire tout seul, lui et les autres; car depuis qu'il avait rompu ses relations avec l'Égypte, il avait d'autres chiens à fouetter. Et le pauvre Choukri Agha, fidèle jusqu'à la fin, me demandait, avec des larmes dans les yeux, ce que cela voulait dire? Qu'avait-il donc fait pour être négligé de la sorte? Avec les huit ans de gages qu'Emin restait leur devoir, les servi-

teurs ne pouvaient comprendre que le maître les jetât par-dessus bord!

A Zanzibar, nous fûmes l'objet de tant de politesses et de bons offices, que nous remplirions des pages rien qu'à les mentionner. Au major Wissmann, je suis redevable d'une fête magnifique, et je me sens honoré d'avoir fait la connaissance de ce brave et noble centurion allemand. Nous avons à reconnaître les incessantes amabilités des brillants capitaines Foss et Hirschberg. Le consul général colonel Euan-Smith et sa charmante femme m'ont prodigué leurs attentions, et m'ont donné une hospitalité si princière et si désintéressée, sans parler des innombrables faveurs dont ils m'ont comblé, que je suis trop pauvre pour faire autre chose que relater leur généreuse affabilité. Il n'y eut pas à Zanzibar de résident allemand, ou anglais, ou italien, ou hindou qui ne montrât à mes compagnons ou à moi, sous une forme quelconque, soit par de superbes diners, soit par l'envoi de vins fins, ce qu'ils appelaient « l'appréciation des services » rendus à Emin Pacha, au capitaine Casati et à leur suite.

L'agent de la Compagnie de l'Afrique orientale ayant, avec le lieutenant Stairs, calculé ce qui était dû aux survivants de l'expédition, et compté les sommes, on forma un fonds complémentaire de 25 000 francs que souscrivirent :

Le Khédive égyptien . . . . .	pour	7 500	francs
Le fonds de secours à Emin. . . . .	—	7 500	—
Stanley en son nom personnel. . . . .	—	7 500	—
Et le Seyyid Khalifa de Zanzibar. . . . .	—	2 500	—

ce qui permit d'ajouter au paiement de chaque pagazi survivant une gratification de 100 à 150 francs, proportionnée aux services rendus. A tous le général Lloyd Matthews donna un magnifique banquet, et s'employa, au nom du généreux Khalifa, à récompenser les bien méritants. Une autre somme de 25 000 francs fut, par le fonds de secours, répartie entre les veuves et orphelins de ceux qui étaient morts au camp de Yambouya et avec l'avant-garde.

Parmi mes visiteurs à Zanzibar se trouva un nommé Djaffar